

Joseph Raïche

Au creux des sillons

contes et nouvelles

BeQ

Joseph Raïche

(1886-1943)

Au creux des sillons

contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 45 : version 1.1

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Les dépayés

Journal d'un vicaire de campagne

Au creux des sillons

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, Montréal, 1926.

à Monsieur et Madame Bonno.

Au creux des sillons

La corvée

Les Corriveau s'étaient légué leur terre de père en fils depuis plusieurs générations. Cette belle ferme qui ondulait au loin, défrichée par cette longue lignée de terriens était bien leur œuvre. Ils l'avaient foulée de leurs pieds laborieux, arrosée et fécondée de leur sueur, remuée de leurs bras robustes. Aussi la connaissaient-ils dans tous ses vallons et ses monticules, dans tous ses plis et replis. Ils connaissaient la qualité du sol de tous ses champs. Cette science, apprise par les enfants, qui suivaient leur père, était ensuite transmise à leurs descendants. C'était la plus vieille terre de la paroisse, que leur ancêtre Louis Corriveau avait en quelque sorte fondée, quand il était venu s'y établir, il y a bientôt deux siècles.

On ne pouvait pas parler des Corriveau sans penser à cette ferme, que tous enviaient. Elle vallonnait sans un plissement, sans une ride,

embellie ici d'un bosquet d'arbres séculaires qu'on avait laissés pour servir d'abri aux bestiaux, là par un joli ruisseau qui arrosait ses bords fertiles. Et le soir lorsque les douze vaches rentraient en procession lente du riche pâturage, l'haleine imprégnée de trèfle et de foin où se mêlait la senteur robuste de leur corps tiède, elles embaumaient l'air. Pendant qu'on les trayait, elles rêvaient avec langueur à de belles prairies d'herbe tendre. Et tous les enfants des Corriveau, depuis l'ancêtre jusqu'au propriétaire actuel, étaient venus accomplir le même rite charmant et familial, celui de boire de leur lait chaud. Ils sortaient de ces beuveries le nez surmonté d'une petite pyramide de mousse blanche.

Il ne restait plus qu'un arpent de terre à défricher. On y avait abattu les arbres depuis deux ans. Cette dernière année on avait fait brûler les branches sèches, on n'avait plus qu'à l'essoucher. C'était un travail que Corriveau voulait faire depuis longtemps, mais il n'avait jamais un moment de répit, tantôt occupé par les semences, tantôt par la fenaison et par la récolte, et enfin empêché par la réclusion des longs

hivers.

Cette année il avait décidé de finir ce morceau de terre. Il avait donc convoqué ses voisins à une grande corvée. Profitant de la morte saison, c'est-à-dire, des quelques jours qui s'écoulaient entre le temps des foins et celui de la récolte du grain.

Un beau matin de la mi-juillet, une trentaine d'hommes robustes, avec leurs chevaux et leurs outils de défrichage, arrivèrent à la maison de Corriveau. C'étaient les fermiers voisins accompagnés de leurs grands fils. Ce contingent se dirigea vers le champ de souches calcinées. Les chevaux faisaient sonner leurs attelages et les hommes riaient à gorge déployée des plaisanteries faciles qu'ils échangeaient. Ce fut une ruée générale au dernier vestige de la forêt, qui cédait, vaincue devant tant de bras aux muscles saillants. Leur travail était prompt et effectif. On attachait un crochet au moyen d'une chaîne autour de la souche, et on faisait donner aux chevaux un fort coup qui arrachait l'arbre, fouillait le sol et laissait les racines à nu. Ces hommes se regardaient et riaient de se trouver si

noirs du charbon de tant de branches carbonisées. Le travail progressait. Corriveau allait des uns aux autres, encourageait, félicitait et distribuait de grandes bolées de bière faite à la maison.

Les voisines s'étaient également réunies pour aider à la préparation du repas de midi. Il fallait un dîner substantiel pour ces hommes qui faisaient un si rude travail. On leur servit donc une bonne soupe grasse aux choux, de gros morceaux de lard blanc comme du lait, des tartes aux pommes enveloppées d'une croûte dorée. On réservait les plats délicats, les viandes fines pour le repas du soir, qui était le banquet du jour, suivi d'une danse.

À quatre heures de l'après-midi, on avait porté au champ la collation qui consistait en tartines de crème au sucre d'érable.

Le proche voisin de Corriveau, Jacques Lamarre, était aussi de la fête, car ces corvées sont de véritables fêtes à la campagne. Il y était venu avec ses deux chevaux, pendant que sa femme et sa fille Jeanne étaient allées aider la mère Corriveau. Jeanne était une de celles qui

furent choisies pour porter le goûter au champ. Les hommes assis par terre mangeaient à grosses bouchées, taquinaient doucement ces charmantes échansonnes et ces accortes panetières qui les servaient. Elles étaient belles, ces filles du sol, robustes et fortes, dans la grande lumière de l'après-midi.

Paul Corriveau, le grand garçon du propriétaire, remarqua avec plaisir, comme il ne l'avait jamais fait auparavant, la beauté lumineuse de Jeanne. Elle lui semblait plus belle que toutes les autres, avec sa robe de lainage du pays aux carreaux bleus et rouges et son tablier de toile. Il lui disait :

– Vous avez bien fait d'être venue. Vous voir donne du courage.

Et elle riait, d'un rire aussi limpide que la cascade du ruisseau qui traversait le champ. Elle aussi voyait avec plaisir ce grand garçon tout barbouillé de suie, de poussière, dont les dents blanches mordaient avidement dans la mie brune de ce bon pain de blé.

– Je vous retiens ce soir pour le premier

quadrille, dit Paul entre deux bouchées.

Elle fit un signe de tête affirmatif et éclata d'un rire sonore et sain comme le goût de la vie qui était en elle.

Et toutes celles qui étaient venues partirent.

Paul pensa à Jeanne en continuant son travail. Il la connaissait depuis longtemps puisqu'ils étaient voisins, mais aujourd'hui il l'avait vue pour la première fois. Elle lui avait paru une nouvelle femme. Il sentait déjà qu'il aimait sa jeunesse ardente et allègre. Il n'avait jamais remarqué comme aujourd'hui que la montée d'un sang riche et vigoureux lui colorait délicieusement le visage quand elle riait, et ses yeux avaient brillé d'un pur et vif éclat pendant qu'il lui parlait. Il s'accusait de ne pas l'avoir connue plus tôt.

La journée allait bientôt finir. Les hommes s'en iraient, chacun chez soi, pour se laver, s'endimancher et la fête commencerait.

À la maison de Corriveau l'activité était intense. On avait tué, pour l'occasion, deux

agneaux et un veau gras. Les fourneaux suffisaient à peine pour tous ses rôtis dorés qui mijotaient doucement, pour ces poules et ces oies superbes dont la peau se fendillait en cuisant. Et toutes ces femmes, jeunes ou vieilles, excitées par la chaleur du poêle, par la joie de danser bientôt, couraient, les mains enfarinées, se trompaient, gesticulaient, parlaient, riaient, se hâtaient, car il fallait aussi qu'elles fissent un peu de toilette avant de se mettre à table. Elles revêtaient leur belle robe de flanelle la plus légère, d'un travail compliqué, où les nuances se mêlaient.

Pour la danse, elles porteraient des souliers plats achetés au village. Les hommes commençaient à arriver avec leur compagnie. Ces hommes encore tout imprégnés de la senteur agreste de la terre remuée étaient beaux dans leur complet d'étoffe du pays. Chacun s'asseyait à table avec sa compagnie. Et ce fut la joie de vivre, de communier à tous ces dons que le sol travaillé par eux, leur rendait au centuple. Ces gens aux santés superbes ne perdaient pas une bouchée. Ils causaient, riaient, se taquinaient.

L'allégresse était dans tous les cœurs et dans tous les yeux.

Au dessert, il y eut des exclamations : Les tartes étaient bonnes, les croquignoles fondantes. Les hommes félicitaient les ménagères. Et tout ce monde était heureux sans feinte et sans pose.

Mais on avait hâte de danser. On eut vite fait de desservir les tables. Le violoniste était arrivé et déjà il occupait un poste élevé sur un escabeau. Aux premières mesures les pieds trépignaient d'impatience. La musique leur donnait des ailes.

Paul Corriveau ouvrit la danse avec Jeanne Lamarre. Tout le monde les admirait. Ils étaient beaux, l'un et l'autre, lui avec son teint bruni, elle avec sa robe de toile frangée de laine, son corsage enjolivé de points d'aiguille.

Tout le monde danse, jeunes et vieux. Les jeunes dansaient les quadrilles qui étaient une danse nouvelle, les vieux les cotillons, les pavanés, les bourrées. On fit même danser un vieux et une vieille de quatre-vingts ans. C'était un spectacle attendrissant et joyeux que de voir ces braves gens démener leurs vieilles jambes,

toutes raides des durs travaux de la vie.

Paul dansa avec Jeanne plus souvent qu'avec aucune autre. Il en profita pour lui dire combien il regrettait de ne pas l'avoir connue plus tôt, et elle écoutait émue, touchée des avances de ce fils de riche fermier, le plus riche du village. Elle traduisait tout son bonheur par un rire argentin, qui mettait un si délicieux coloris sur ses joues. La soirée allait finir. Paul dansa avec Jeanne le dernier cotillon qui fut un branle-bas général. Il s'offrit pour la reconduire. La nuit était douce et calme. Seules quelques petites étoiles regardaient la terre.

Ils étaient arrivés chez les Lamarre. Paul demanda à Jeanne la permission de venir lui faire sa cour. Pour toute réponse elle lui dit oui, en éclatant d'un rire si bruyant qu'il éveillait les échos de cette nuit tiède.

Les granges qui ploient

Les jours passèrent. Ce fut bientôt le temps de la moisson. La saison avait été bonne, mêlée de pluie et de soleillées bienfaisantes. Les blés, les orges, les avoines, toutes les céréales inondaient les champs. C'était des mers bruissantes d'épis auxquelles la brise donnait un mouvement de houle. Il fallait couper cette récolte à la faucille. C'est pourquoi les familles entières étaient, dès l'aurore, dans leurs champs. C'était un spectacle magnifique de voir ces gens accroupis, faucille en main, couper les grains qui les débordaient de toutes parts. On faisait d'abord des javelles que l'on mettait ensuite en gerbes.

Cette année, disaient les hommes, on ne manquera pas de blé pour le pain et de paille pour les bestiaux. En effet, il y en avait tant que les granges ployaient sous le poids de toutes ces gerbes bien fournies.

Les Corriveau et les Lamarre s'entr'aidaient pour faire leur récolte. En travaillant plusieurs ensemble, on mettait plus de courage et plus d'émulation à la besogne. Paul et Jeanne aimaient ce travail commun où ils se retrouvaient et où ils pouvaient causer tout en activant la faucille. C'était des jours d'un labeur joyeux. Ils prenaient chacun une lisière de blé qu'ils abattaient sur une ligne parallèle, se défiant à qui finirait le premier. Dans ces tournois charmants elle tenait tête à Paul. Quelquefois il lui laissait prendre l'avantage, et c'étaient des cris de joie lorsqu'elle arrivait la première.

Lorsque les gerbes étaient suffisamment sèches on les chargeait dans une grande charrette, les épis en dedans. Bientôt les tasseriers furent pleines. Les granges débordaient. On avait fini les récoltes.

Paul venait tous les dimanches faire sa cour à Jeanne. Lorsque le temps le permettait, il attelait son meilleur cheval sur sa plus belle voiture et ils allaient se promener ensemble au village voisin. Les gens qui les voyaient passer disaient :

– Nous aurons bientôt des noces.

Vers la fin des récoltes le père de Paul vint aux champs trouver celui de Jeanne et commença à l'entretenir de choses et d'autres. Il semblait avoir une communication à lui faire qui le gênait. Enfin il lui dit :

– Mon grand-père m'a dit autrefois que le vôtre avait pris trois pieds de notre terrain pour construire sa cave de dehors.

– Je le savais, dit Lamarre, en effet mon grand-père m'a dit que ce terrain vous appartenait et qu'en tout cas le vôtre ne s'y était pas opposé en reconnaissance des services qu'on lui avait rendus lors de la grande inondation.

– Avez-vous les papiers de cette concession ?

– Vous savez bien que nos deux grands-pères étaient deux amis comme nous le sommes et ils réglèrent leurs petites affaires à l'amiable : pourquoi ne pas laisser ce qu'ils ont fait ?

– Mais je perds trois pieds de terrain, dit Corriveau, c'est quelque chose de ce temps-ci. Je vous en reparlerai.

Et ce fut la fin de la conversation. Paul et Jeanne avaient eu vaguement connaissance de cette petite altercation. Ils comptaient bien que cette futilité serait vite réglée par les deux familles. Leur amour n'en fut pas troublé un seul instant. Jeanne était bien la femme que son cœur cherchait. Il aimait sa jeunesse rieuse, sa beauté forte et saine, son bon regard qui brillait d'une vie si intense. Et elle, elle aimait Paul d'un amour non moins grand.

Les deux maisons étaient assez rapprochées pour qu'elle pût le voir vaquer à ses travaux, soit qu'il allât aux champs. soit qu'il travaillât dans le jardin. Elle suivait du regard ses mouvements souples et ses gestes diligents. Elle le trouvait beau dans la lumière dorée du jour quand il conduisait ses chevaux sur la route qui côtoyait leur ferme. Quand il les interpellait pour les stimuler, elle croyait entendre une musique forte et vibrante qui l'encerclait de ses ondes sonores. Elle aimait de toute l'ardeur de ses vingt ans, de tout l'élan de son sang vigoureux et chaud.

C'était déjà l'automne. Paul achevait de

cueillir les fèves, le maïs et les autres légumes du jardin potager. Elle, elle feignait d'aller ramasser des copeaux pour son feu, afin de se donner une occasion de lui parler. Tous les deux s'arrêtaient et, accoudés sur la clôture, ils parlaient longtemps jusqu'à ce que sa mère lui criât :

– Jeanne, ton feu est éteint et le dîner n'est pas cuit.

Alors elle se sauvait en éclatant d'un rire jeune et sonore, et faisant un petit signe amical de la main. Et lui se remettait à l'ouvrage en pensant à cette femme que son cœur avait élue.

Quand le lin rouit

Les Corriveau et les Lamarre semaient chaque année un champ de lin. Il fallait pourvoir à la lingerie de la maison, faire des serviettes, des essuie-mains, des nappes, des couvertures, et tout ce que comporte une maison bien tenue. On le semait au pied du coteau dans un bas-fond. Le lin demande un endroit humide. C'était une belle vue que ces deux champs voisins émaillés de menues fleurs bleues. Elles étaient si frêles et si tendres qu'elles ressemblaient à de petites turquoises au bout d'une tige. Cette année, le lin avait bien poussé ; on l'avait arraché de bonne heure et étendu en couche très mince sur le sol afin qu'il séchât et se décortiquât, pour en détacher plus facilement les fibres textiles.

On profitait généralement des derniers beaux jours de l'automne pour faire le rouissage : c'était alors une fête de jaser, de rire, de se réunir une

dernière fois en plein air avant l'arrivée de l'hiver.

Les deux familles, Corriveau et Lamarre, brisaient leur lin toujours ensemble dans la sapinière des Corriveau. La veille, Paul préparait l'eau pour humecter le lin et le fagot pour le faire chauffer afin qu'il se décortiquât plus aisément ; disposait les brisoirs, les battoirs et toutes les choses qu'il fallait.

De bonne heure on était à l'œuvre. Ces femmes étaient folles de joie à la pensée d'une journée de causerie en compagnie des hommes qui ne manquaient pas de les taquiner et de leur dire cent choses amusantes. La chaleur alanguie de cette belle journée d'arrière-saison, l'odeur mâle et capiteuse du lin, le voisinage de ces hommes faisaient briller leurs yeux d'un éclat extraordinaire. Or, cette année le travail commença comme d'habitude. Le premier procédé consistait à briser l'enveloppe au moyen d'une machine activée par la main. Une bonne briseuse doit briser une certaine quantité, autrement elle déchoit. C'était donc une

animation fébrile, un entrain joyeux dans la sapinière. Les hommes assistaient les femmes en donnant ce dont elles avaient besoin. Paul donnait les poignées de lin à Jeanne, qui le brisait d'un bras ferme ; ensuite on le battait pour en détacher les aiguillets et en débarrasser les fibres textiles, qui sortaient blondes et lisses.

Les deux pères étaient venus, mais s'étaient salués froidement, se sentant à la gêne. Il n'avait pas été question de leur clôture mitoyenne depuis leur dernier entretien, mais les mauvaises langues du pays avaient aigri les deux hommes. Des voisins, vaguement au courant de l'affaire, étaient allés chez Corriveau et lui avaient dit que Lamarre se vantait d'avoir trois pieds de sa bonne terre. D'autres, également venus dans le même désir de semer la brouille entre ces deux familles amies et prospères, étaient allés rapporter à Lamarre que Corriveau prétendait qu'il tenait une bande de terre frauduleusement. Ni l'un ni l'autre n'avaient tenu les propos qu'on leur prêtait. C'est pourquoi ces deux hommes étaient fort irrités.

Lamarre fut le premier qui provoqua la scène

quand il dit :

« Demain je dois mettre les navets dans la cave de dehors avant que les gelées arrivent ».

Corriveau avait répondu :

« Je voudrais que vous déplaciez votre clôture avant d'occuper votre cave ».

– Je croyais que nous ne devions plus parler de cette question, continua Lamarre.

– « Oui, vous vous vantez que vous avez eu raison de moi, mais on verra bien qui aura raison », et Corriveau s'en alla de plus en plus mécontent.

– Vous vous vantez, vous vous vantez, répéta Lamarre à Paul. Je me suis jamais vanté de détenir un pouce de votre terre.

– Ne faites pas attention aux paroles de mon père, continua Paul, il ne répète que ce qui se dit.

Ces mots n'eurent pas l'effet que le jeune homme en attendait. Lamarre les interpréta tout autrement.

– Ce qui se dit ? on parle donc de moi, on dit

que je détiens ce qui ne m'appartient pas, fit-il très emporté. Je vais voir à cela.

– Je vous en prie, ne vous fâchez pas, dit Paul, n'excitez pas mon père. De quoi s'agit-il au fond ? de quelques pouces de terre.

Mais l'autre avait l'âme trop irritée pour comprendre.

La fin de cette journée si bien commencée fut donc assombrie par cette malheureuse scène. Les deux jeunes gens, qui avaient compté sur ces quelques heures pour parler de leur amour, entrevoyaient déjà un formidable obstacle qui semblait déjà les séparer.

« Jeanne, dit Paul, nos pères sont très montés l'un contre l'autre, il faut les apaiser pour qu'il n'y ait pas de suites fâcheuses. Quoi qu'il arrive, ayez confiance en moi ».

– « Ne nous effrayons pas, dit la jeune fille, nous nous aimons et nous serons forts pour les réconcilier ».

– Nous réussirons, fit le jeune homme, et tout à coup pensant à la nature ombrageuse et

emportée de son père, il ajouta comme se parlant à lui-même :

« Il faudra nous marier après les avents, Jeanne. Quand nos deux familles seront unies par ce lien, rien ne pourra plus les diviser ».

Elle rougit de plaisir et ne chercha pas à le dissimuler.

« J'en parlerai à mes parents ».

Et ils continuèrent à causer de leur cher projet. Les autres femmes étaient parties, les unes après les autres. Ils restèrent seuls dans la sapinière.

« Jeanne, j'ai peur de ce que j'entrevois ».

– « Paul, ayez confiance en moi ».

Elle avait dit le mot qu'il attendait d'elle ; il se pencha et l'embrassa avec ferveur pour la première fois. Ce fut le sceau de leurs promesses.

Le litige

Les deux hommes ne s'étaient pas rencontrés depuis la dernière scène. Leurs ressentiments semblaient être un peu calmés, mais les mauvaises langues continuaient. Elles s'étaient emparées des altercations, en multipliaient les rapports contradictoires, aggravaient la situation, attribuaient à Corriveau et à Lamarre toutes sortes de propos souvent mensongers, toujours considérablement exagérés. C'était bien l'hydre aux cent têtes, présente partout, semant la haine, engendrant la chicane, créant les malentendus.

La rancune, un moment apaisée, renaissait dans le cœur de ces deux hommes et menaçait d'étouffer leurs meilleurs instincts. Bientôt ce fut intolérable. L'un et l'autre se promettaient d'en appeler à la loi pour faire taire l'autre. Il n'y avait pas d'avocat dans le village. Il fallait aller au chef-lieu du comté, situé à une trentaine de

milles.

Les mauvais chemins de l'automne ne permettaient pas d'entreprendre le voyage et c'était aussi le temps du battage. C'était toute une entreprise que battre une grange. On commençait par étendre les gerbes dans l'aire et à coups répétés de fléaux dans le sens des épis, on en faisait sortir tous les grains. Ensuite on le mettait dans le van qu'on agitait pour en séparer la paille et la bale.

Tous les animaux étaient maintenant dans l'étable. On les entendait secouer leurs chaînes comme des captifs qui regrettent leurs jours de liberté, où ils marchaient dans l'herbe odorante.

C'est qu'il faisait bien froid dehors maintenant. La terre était gelée et saupoudrée d'une mince couche de neige qui ne permettait guère aux voitures de rouler et encore moins aux traîneaux de glisser.

Toutes ces circonstances avaient empêché Corriveau et Lamarre d'aller consulter un homme de loi. Les deux hommes s'épiaient comme des ennemis. L'un d'eux entendait-il le bruit d'une

voiture dans la nuit, il croyait que c'était l'autre qui partait secrètement ; il se préparait à aller lui aussi, à la pointe du jour, exposer son cas.

Enfin au commencement de décembre il tomba assez de neige pour faire de beaux chemins. Un beau matin Corriveau partit en traîneau. Le lendemain Lamarre prenait la même direction. Les deux avocats qu'on avait consultés avaient donné une réponse semblable.

On avait dit à Corriveau :

– Si la clôture de Lamarre est sur votre terre, vos revendications sont légitimes et vous gagnerez votre cause.

On avait dit à Lamarre :

– Si votre clôture n'est pas sur la terre de votre voisin, vos droits sont clairs et vous gagnerez votre procès.

Mais il s'agissait de savoir où était la clôture. On les conseillait d'avoir recours à une expertise en arpentage et de faire relever la ligne de bornes. Corriveau et Lamarre revinrent, forts de leurs droits, passés avocats eux-mêmes pour avoir

entendu les hommes de loi discourir pendant quelques minutes. Chacun exposait son cas sous le jour le plus favorable et jouissait d'avance de la déconfiture de son adversaire, qui aurait tout à payer.

Paul et Jeanne avaient bien tenté une réconciliation, mais ils furent secrètement tancés pour se mêler de ce qui ne les regardait pas, et accusés d'être pour l'ennemi. Corriveau défendit à son fils de mettre les pieds chez Lamarre, celui-ci défendit à Jeanne de recevoir Paul.

Leur amour, si beau, si grand, qui remplissait leur vie, les enveloppait et leur était défendu. Enfin les experts arpenteurs arrivèrent un beau matin. Ils mirent dans leur tâche tout un déploiement de formalités, de précautions et de minuties. Il s'agissait de faire durer l'aubaine.

Après avoir arpenté, mesuré, calculé, supputé, ils arrivèrent à la conclusion que la clôture était bien où elle devait être. Ils s'en allèrent, largement payés.

Mais ce qui devait être la fin de cette malheureuse affaire ne fut que le commencement

d'une nouvelle discorde.

Les deux hommes, confus de voir l'échafaudage qu'ils avaient élevé pour s'écraser l'un et l'autre, s'écrouler par terre dans la risée générale, cherchaient de nouveaux motifs de grief et de vengeance.

Lamarre se rappelait qu'on avait dit, au vif de la mêlée, que Corriveau l'avait appelé voleur, et Corriveau que Lamarre avait déclaré qu'il était malhonnête. On se chercha des témoins et on en trouva sans peine. Toute la paroisse eut voulu témoigner, tant les choses avaient pris des proportions fantastiques. Les langues se mirent de nouveau de la partie et l'hydre multiplia ses têtes odieuses.

Bonjour bon an

Sur ces entrefaites, la femme de Lamarre mourut après deux jours de maladie, laissant neuf enfants dont Jeanne était l'aînée. Ce triste événement qui aurait dû rapprocher les deux familles les sépara davantage. Pour la première fois, un membre d'une famille mourrait sans que l'autre se portât à son secours et lui prodiguât ses sympathies. Si Corriveau était venu, il se serait certainement réconcilié à l'ombre de la morte, mais il s'en garda bien et empêcha même Paul d'aller à l'église pour assister aux funérailles. Le ressentiment n'eut plus de borne. De part et d'autre, ce fut un océan de haine qui les submergeait.

Aussitôt après les funérailles de sa femme, Lamarre alla à son tour consulter son avocat. Il reçut la réponse qu'on avait faite à Corriveau quelques jours auparavant.

S'il vous a diffamé, vous avez des droits certains contre lui.

Chacun se croyant diffamé, reprit ses anciennes rengaines de preuves, d'arguments, de témoignages qui devaient foudroyer l'autre. Les racontars et les cancans allaient leur train.

Tous avaient entendu l'un des deux hommes déblatérer contre l'autre. Tous eussent voulu témoigner.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Corriveau et Lamarre passèrent la Fête de Noël, sans se laisser toucher de ce magnifique exemple de pardon. On arriva au Jour de l'An sans que rien n'eût changé leur haine et leur entêtement.

Le Jour de l'An, fête des bons souhaits, des repas, des réunions qui cimentent les amitiés, aplanissent les heurts et préparent une nouvelle année de relations amicales. Depuis plusieurs générations, les deux familles s'étaient toujours visitées en ce jour, avaient trinqué entre elles, mangé chez l'un et chez l'autre.

Paul et Jeanne voyaient venir ce jour avec une

profonde tristesse sans savoir s'ils pourraient se voir, se donner le baiser d'usage. Ils ne pouvaient plus se parler sans recourir à toutes sortes de subterfuges et de mensonges. Et ces entrevues étaient toujours brèves, à la dérobée, effrayés qu'ils étaient que leur père respectif ne les vît. Leur amour grandissait pourtant en cette épreuve. Ils gardaient l'espérance. Certains de leur fidélité mutuelle, ils se sentaient forts, bien que l'avenir fût sombre.

Jeanne, depuis la mort de sa mère, avait pris la direction de la maison. Or, c'était une vieille tradition que les Corriveau dînent chez les Lamarre le premier de l'an. Cette année, qu'elle eût aimé que Paul fût venu partager le repas qu'elle avait préparé elle-même ! Elle ne pouvait pas y songer. Selon la vieille coutume, elle se leva sur les coups de minuit pour être la première à solliciter la bénédiction paternelle. En cette occasion, il y avait un vœu qu'elle eût voulu former, celui de demander à son père de ne pas la séparer davantage de son fiancé. Après avoir reçu la bénédiction, embrassé son père, échangé leurs souhaits, celui-ci devançant sa pensée lui dit

brusquement :

– Penses-tu, Jeanne, que les Corriveau viendront déjeuner ?

– On ne les a pas invités.

– On ne le pouvait pas, c'est à eux de venir selon leur habitude. S'ils viennent tout sera oublié.

Chez Corriveau une scène semblable se passait. Paul, qui était l'aîné avait demandé la bénédiction pour ses frères et sœurs. Son père n'avait rien dit du déjeuner traditionnel, mais il pensait tristement : Autrefois nous étions les premiers à visiter nos voisins. Cette année, l'orgueil l'emportant, il brisait leur ancienne et charmante coutume.

Dans le chemin on entendait déjà des voix bruyantes et joyeuses. C'était les gens qui commençaient à se faire visite. On entrait dans une maison, on se saluait, on se serrait la main, se souhaitait la bonne année avec la vieille formule : Bonjour, Bon An, le paradis à la fin de vos jours. Ensuite on buvait à la santé de la nouvelle année

et l'on repartait, la troupe augmentée des gens de la maison, pour aller chez les autres voisins. C'étaient, dans la neige du chemin, des cris de joie, des plaisanteries, des exclamations, des bousculades. Les femmes avaient les joues avivées par le froid, les hommes étaient légèrement gris par le vin qu'on venait de prendre ; tous étaient joyeux d'un bonheur enfantin.

Les Corriveau et les Lamarre s'étaient évités. Pendant la journée, Jeanne était allée offrir ses souhaits à une voisine. Paul s'y trouvait. C'était le rendez-vous qu'on s'était donné. Les gens de la maison, en voyant Jeanne arriver épièrent curieusement les deux jeunes gens pour voir comment se passerait l'entretien. Avec la grâce la plus naturelle du monde, Jeanne, après avoir salué le maître et la maîtresse de la maison, s'était approchée de Paul, la main tendue. Celui-ci s'était levé, avait pris la main de la jeune fille, l'avait attirée vers lui et embrassée religieusement.

« Jeanne, dit-il tout bas, avec émotion, je

souhaite en ce jour que nos deux familles s'aiment comme nous nous aimons ».

– Et moi Paul, je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

– « Je le trouve en vous ».

Ce qui devait être dit avait été dit. Leurs âmes leur avaient été révélées et leur confiance avait pris son essor. Jusqu'aux Rois, ce fut une série de fêtes, de repas et d'amusements. C'étaient des jours donnés à l'amitié et à la joie.

Ce temps passa et peu à peu les hommes reprirent leur besogne d'hiver. Il fallait soigner les bêtes, finir de battre le grain et couper le bois pour la prochaine saison.

Le procès

Pendant toutes ces soirées de fêtes, les rapports avaient circulé, plus fantaisistes les uns que les autres. Ils commençaient tous invariablement par : Corriveau a dit, Lamarre a dit. Que de propos leur furent imputés, qu'ils n'avaient jamais tenus. Le tort de ces deux hommes était d'écouter trop volontiers les racontars contradictoires, mensongers, confus, invraisemblables.

Bientôt Corriveau n'y tint plus. Il fit servir à son ennemi une lettre de son avocat pour diffamation de caractère. Lamarre laissa la loi suivre son cours. Le procès devait avoir lieu à la fin de mars. De part et d'autre on recruta des témoins. Ce ne fut pas tâche facile. Il y en avait tant, leurs témoignages étaient si enchevêtrés, si opposés, si touffus. Les avocats étaient ravis que les choses fussent si embrouillées.

Cependant la paroisse était en feu. On prenait part pour l'un et pour l'autre. Partout, dans les familles, sur la route, à la porte de l'église, on ne parlait que du procès Corriveau-Lamarre. Les enfants eux-mêmes avaient une opinion. Il n'était pas rare qu'ils en vinsent aux mains pendant les récréations à l'école.

Paul et Jeanne étaient restés calmes au milieu de cette marée montante d'insultes et de haine. Leur beau rêve se mourait parmi tant d'infamies. On les éclaboussait, on voulait les impliquer dans les rancunes paternelles. Ils ne pouvaient plus se parler, sans cesse espionnés par leur famille et leurs voisins, mais ils lisaient dans leurs regards quand ils se rencontraient, la foi intacte qu'ils s'étaient jurée.

Corriveau avait déjà vendu son plus beau cheval, celui dont se servait Paul pour se promener le dimanche, et deux de ses meilleures vaches afin de payer les premiers frais.

Le jour de l'ouverture de la cours arriva. La veille ce fut tout un déplacement de la paroisse, Les uns y allaient pour témoigner, les autres

attirés par la curiosité.

On questionna, on fit contredire les témoins, on leur fit dire ce que l'on voulait, on brouilla les cartes déjà si obscures, enfin on accumula les dossiers qui se réfutaient. Les avocats parlent longuement, abondamment, et après une grande journée d'interrogatoires, de pourparlers, de plaidoyers, le juge ne trouva pas Lamarre coupable des accusations portées contre lui.

Corriveau avait donc perdu. Il s'en retourna chez lui, la rage au cœur. Il en appela à un tribunal supérieur. Il vendit d'autres vaches, hypothéqua sa propriété pour payer ses avocats et pour entreprendre un nouveau procès.

La cour fut convoquée pour la fin de mai. Corriveau avait négligé ses semences pour occuper son temps en démarches, en voyages, en visites chez les uns et chez les autres. Il y eut nouveau déploiement de force judiciaire. Juges, avocats, greffiers, shérifs, huissiers, témoins, enfin tout l'apparat dont se pare la justice. Après deux jours de séance, la cour maintint et confirma le premier jugement.

Corriveau avait encore perdu. Il rentra chez lui, cette fois, moins aigri que découragé, atterré et dégoûté.

Il vendit tout ce qu'il pouvait vendre pour recueillir l'argent dont il avait besoin. Il chercha à en emprunter. Personne ne voulait lui en avancer. Il devint insolvable.

La vente

Paul voyait le beau domaine dont il devait hériter sur le point d'être sacrifié pour payer les créanciers. Le foyer dans lequel il avait compté amener Jeanne allait passer à des mains étrangères.

La vente aux enchères fut décidée. Ce furent pour lui de poignantes heures que celles qu'il vécut pendant ces jours. Une douleur plus atroce que les autres lui serra le cœur. S'il ne pouvait plus offrir à Jeanne cette modeste aisance de jadis, le devoir lui incombait donc de lui rendre sa parole.

Un soir de juin qu'elle était seule à traire les vaches, il s'approcha de l'enclos, et lui dit :

« Jeanne, j'ai à vous parler. Voulez-vous venir me rencontrer dans la sapinière ce soir à huit heures ? »

Elle avait fait signe que oui, et ses yeux avaient souri tristement. Ce pâle sourire remplaçait la vive et bruyante gaieté d'autrefois.

Un grand émoi s'était emparé d'elle. Que voulait lui dire Paul ? venait-il annoncer une bonne nouvelle ? Son père avait peut être consenti à les laisser s'épouser. Elle ne soupçonna pas un seul instant le vrai motif du rendez-vous. Son grand amour, fortifié par le malheur, n'avait pas songé que la pauvreté où Paul se trouvait réduit pût aussi devenir un formidable obstacle.

À l'heure indiquée, elle s'avavançait donc, confiante, dans le sentier qui conduisait à la futaie de sapins. Elle regardait droit devant elle, portant le plus profond message d'amour qu'une femme peut donner à un homme, celui de l'aimer dans l'épreuve, le malheur et de partager avec lui sa misère et sa douleur.

Paul était arrivé.

« Jeanne, dit-il, en marchant sous les arbres, tout ce que nous avons sera vendu bientôt aux enchères : tout ce que je voulais vous offrir je ne

l'aurai plus. Je n'ai pas le droit de vous imposer ma pauvreté, je vous rends votre parole ».

Elle s'attendait si peu à la tournure de cet entretien qu'elle fut décontenancée. Elle se recueillit un instant pour donner plus de poids à ce qu'elle allait dire, pour rendre cet arrêt définitif et irrévocable.

« Paul, dit-elle, en le regardant, vous ne m'aviez donc pas comprise. Ce que je vous avais juré, je l'ai juré à la mort. Rien ne pourra rien changer ».

« Je comptais que nous étions jeunes et forts et que nous pourrions faire notre vie ailleurs ».

– « Jeanne, je vous demande pardon. Vous êtes faite de vaillance et de bravoure, il fera bon de traverser la vie avec vous ».

Il n'en fut pas dit davantage. De nouveau, leurs âmes venaient de leur être révélées. Ils se séparèrent chacun de son côté.

La vente eut lieu au jour annoncé. Ce fut un spectacle lamentable que ces pauvres meubles que l'on arrachait du foyer où ils avaient fini par

si bien s'adopter, ces vieux domestiques que l'on jetait dehors. Les secrets de toutes ces générations livrés à la curiosité du public, tant de choses consacrées par le temps abandonnées à des mains étrangères. Tout fut éventré, ouvert, violé, pesé, palpé, adjudgé pour un vil prix. Le berceau, la huche où l'on faisait le bon pain, le coffre où les aïeules gardaient leurs belles robes. Les lits antiques, le rouet, le métier, tout fut mis dans des charrettes pour prendre le chemin de l'exil. La mère, les enfants, toute la famille regardait d'un air hébété, sans comprendre, cette profanation sans nom.

On se sépara de tout. On vendit tout. On donna tout. Le chien, le fidèle ami, le gardien des enfants, celui qui veillait dans la nuit pendant que ses maîtres dormaient fut donné à un voisin. Le chat sédentaire, l'orgueil de la maison, celui qui venait chaque soir laper son lait tiède et qui ronronnait d'une façon si charmante près du gros poêle, fut laissé à la belle étoile. Corriveau était au milieu de ce désarroi, hagard, vieilli de vingt ans, terrassé, maudissant sa faute.

Lamarre voyait de sa fenêtre ce triste va-et-vient, touché de ce qui se passait, et n'osant pas se montrer de crainte de paraître insulter la déchéance de son ennemi. Il lui aurait volontiers serré la main, dans cette profonde misère.

Le départ

Le lendemain cette famille sans toit, sans foyer, partait pour un pays inconnu. Elle marcha toute la journée pour arriver à une petite gare de l'un de nos premiers chemins de fer encore en voie de construction. Ce fut un cortège qui mettait les larmes aux yeux que cette famille sur la route de l'exil. Ils allèrent jusqu'au soir, portant le mince bagage qui devint bientôt trop lourd. Les enfants pleuraient de lassitude, les pieds endoloris aux pierres de la route : enfin ils atteignirent la gare, où ils devaient prendre le train. Après plusieurs heures, ballottés dans un mauvais wagon, ils descendirent dans une ville inconnue. Étrangers sans argent, la lutte pour l'existence commença. Le père, après bien des démarches et supplications, de refus, de déboires, trouva un emploi de jardinier. Paul s'était embauché à travailler sur les quais pour décharger les bateaux. Les filles, ayant l'âge,

entrèrent en service. Cette famille si unie se trouva séparée. La mère et les jeunes habitaient une mansarde : eux qui avaient joui de l'espace, de l'air, du soleil, furent entassés dans de misérables petites chambres sans air et sans lumière. Ces enfants naguère si dociles, ainsi éloignés de l'influence des parents, se laissèrent vite contaminés par des entourages vicieux, donnèrent bientôt des signes de dissipation et de débauche. Cette pauvre mère et ce pauvre père pleurèrent toutes les larmes de leurs yeux.

Le pardon

Les Lamarre avaient aussi subi des suites fâcheuses de ces procès, mais, à force d'économie, on avait fini par équilibrer le petit budget.

Jeanne avait déjà bien souffert quand on lui avait défendu de recevoir Paul, mais maintenant ses souffrances étaient augmentées de la solitude, de l'éloignement et de l'inconnu. Autrefois elle pouvait le voir vaquer à ses occupations, mais aujourd'hui cette chère vision était disparue. Où était Paul ? Que faisait-il ? Il avait promis d'écrire et était parti depuis bientôt deux mois et aucunes nouvelles n'étaient arrivées. Elle continuait à attendre dans le silence de son cœur et le silence de ses longs jours monotones. À certaines heures, elle se sentait accablée par l'attente journalière, écrasée sous le poids de ses nombreux travaux. Et jamais une lueur

d'espérance, et jamais un rayon de bonheur. Elle travaillait du matin au soir pour élever cette grande famille, aidait son père aux champs, chaque jour plus triste, plus désespérée et plus angoissée.

Enfin au commencement de septembre, elle reçut une lettre de Paul, elle en défailloit presque de joie.

Il s'informait de ce qu'elle faisait, de sa famille. Il lui disait que son père, bien vieux et brisé par l'amertume de ses derniers malheurs, lui avait donné son consentement de l'épouser quand il voudrait : qu'il travaillait beaucoup pour se créer un petit foyer et qu'il espérait aller la chercher au printemps et il terminait : « si votre père le veut, je pourrai vous appeler ma chère femme ». Jeanne porta à ses lèvres ces feuillets écrits d'une écriture mal assurée. « Ma chère femme », comme elle serait fière et heureuse de porter ce nom. Un hiver sera bien long à attendre, mais un espoir radieux s'est élevé qui la soutiendra. Un immense bonheur l'enserra.

Son père lui avait dit que, malgré certains

regrets que lui causerait son départ, il ne s'opposerait pas à son mariage. Il estimait Paul et la voulait heureuse. Mais à ce moment une idée venait de lui traverser l'esprit. Il se mit à y réfléchir pour ne pas avoir à craindre de s'être exprimé trop rapidement. Elle grandissait en lui et il crut à sa possibilité.

– Jeanne, dit-il, tu vas prendre une feuille de papier pour répondre à Paul. Tu lui diras que les nouveaux propriétaires, de la ferme de son père doivent partir au printemps et que sa terre sera donc à vendre. Je l'achèterai. Je te donnerai la part d'héritage qui te revient de ta mère et avec ses économies vous pourrez commencer à la payer. Vous êtes jeunes et robustes et il vous sera facile de finir de l'acquitter.

La jeune fille, émue par la reconnaissance, folle de joie se hâtait déjà d'écrire, pour annoncer cette heureuse nouvelle à Paul. À la fin d'octobre, on reçut la réponse qu'il acceptait avec plaisir. Jeanne exultait, son beau rêve planait les ailes déployées dans le plus pur azur. Tous les jours elle se promenait dans le palais enchanté de son

bonheur, où elle entendait l'hymne divin de l'amour. Sa vie s'épanouissait de nouveau. C'était une nouvelle Jeanne. Son rire perlé était revenu et son regard, quand elle le fixait par delà les collines, s'illuminait des mêmes feux. Soutenue par une aussi forte espérance, elle reprit goût à la tâche quotidienne. Elle fut plus affectueuse pour son père, plus tendre pour ses petits frères et petites sœurs.

Les jours fuyaient. La fête du Jour de l'An approchait. Jeanne avait écrit à Paul une belle lettre de bons souhaits. Elle attendait, il viendrait de bonne heure avec le printemps.

Encore trois mois. Elle comptait les jours fébrilement. Déjà elle préparait son trousseau. Elle filait le lin pour tisser les nappes, les serviettes de son ménage. Quel mot délicieux, son ménage. Elle fit de beaux draps de laine floconneuse qu'elle mettait dans une armoire pour le retour de Paul.

La rançon de la haine

Enfin le Jour de l'An, Lamarre était allé à la messe et en revenant était arrêté à la poste. Il y avait une lettre pour lui, adressée d'une grande écriture gauche qui ne lui était pas inconnue, mais qu'il ne pouvait placer. Après avoir dételé il entra et dit à Jeanne :

– J'ai une lettre, et commença à la lire à haute voix.

Monsieur Lamarre :

J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre. Mon fils Paul s'est fait tuer par un câble qui s'est cassé et l'a frappé à la tête. Avant de mourir il m'a demandé d'écrire cette lettre de réconciliation et de dire à votre fille, Jeanne, que sa dernière pensée avait été pour elle.

Je vous demande pardon. Il fallait la mort de mon fils pour me faire comprendre ma folie.

Nous avons brisé la vie de nos enfants, ma femme et moi sommes bien malheureux.

Je vous envoie mes bons souhaits de la nouvelle année.

Corriveau.

Jeanne était restée rigide et inerte à la même place comme une statue. Dans ses tempes bourdonnait un bruit sinistre, le bruit des feuilles que son père venait de replier. Tout s'effondrait autour d'elle. Les mots, mariages, bonheur, mari, Paul, dansaient à ses yeux une danse macabre. Sa tête souffrait comme si on la martelait à coups de masse. Enfin elle se laissa choir sur une chaise, anéantie par l'intensité de son angoisse. Tout à coup son cœur éclata par la force de la douleur. Un flot de larmes commença à couler de ses yeux tombant sur ses genoux, un dégoût immense, une vague de haine s'empara d'elle pour tout ce qui l'entourait. Le plus jeune de ses frères était tombé et réclamait ses soins. Elle leva un regard voilé de pleurs vers la croix noire pendue à la muraille, et se penchant vers l'enfant, le prit dans ses bras et

l'embrassa longuement.

Elle venait d'accepter son sacrifice, de vieillir seule dans cette maison triste.

Au gré des flots

I

Tout le pays était en liesse. On célébrait l'Assomption, fête patronale des pêcheurs. Le soleil versait des flots de lumière sur les quais et sur les grèves. D'un bout à l'autre du Cap Breton, dans toutes les chaumières on se préparait à ces réjouissances.

Déjà, la veille, les pêcheurs les moins éloignés avaient cinglé vers le port. Du rivage on avait commencé par voir à l'horizon des points à peine perceptibles, de petites voiles blanches qui ressemblaient à des ailes de mouettes à fleur d'eau. Elles s'étaient vite approchées gonflées par une brise favorable. Du village les femmes et les enfants les reconnaissaient déjà et les nommaient. Elles avaient abordé les unes après les autres, jeté l'ancre, et de beaux pêcheurs dans leur costume de toile cirée avaient lestement sauté sur le quai, embrassés par leurs femmes et

leurs enfants, amarré leurs bateaux et débarqué leur poisson. Ils en avaient beaucoup, de grandes morues argentées, les ouïes saignantes. Vite les femmes les avaient éventrées, vidées, lavées, salées, et mises à sécher sur des claires-voies.

Dans le village on hâtait les préparatifs de la fête. On mettait partout des pavillons. Les coups de marteau des ouvriers qui élevaient les estrades d'où les orateurs parleraient et où les jeunes gens danseraient, se répercutaient de loin en loin, d'un côté dans les profondeurs des montagnes, et de l'autre à la surface lisse de l'Océan.

Les pêcheurs les plus audacieux et les plus entreprenants, qui étaient allés dans les régions lointaines des îles de la Madeleine ou des îles de Saint-Pierre et Miquelon n'étaient pas revenus. Mais on sentait que leur pensée était avec ceux qui se réjouissaient.

Pierre Legrand et son père étaient de ceux qui étaient arrivés pour la fête. Ils étaient entrés de bonne heure la veille, et s'étaient mis à la tâche pour en rehausser l'éclat.

Dès l'aube de ce jour, si longtemps attendu,

les hommes étaient sur le pas de leur porte sondant l'horizon pour y lire les pronostics du temps. Sans cesse exposés aux caprices des éléments, ils finissaient par comprendre tous les signes que le ciel leur donnait. Or en ce matin du mois d'août, leur verdict fut unanime pour annoncer une journée splendide. « Soleil trop clair met la pluie dans l'air » disent-ils.

Ce jour-là le soleil s'était dégagé de la légère buée qui le voilait et jetait maintenant sur toutes choses une traînée de lumière. Il allait présider en vainqueur à cette fête publique. Et tous les pêcheurs sûrs désormais du temps qu'il ferait mettaient la dernière main aux décors du village.

La journée devait commencer par la messe solennelle. Ces hommes qui lisent dans le ciel vont à l'église, qui, dans cette occasion, se pare d'oriflammes, de bannières et de fleurs. Ils y chantent à la Vierge leur protectrice, l'Ave Maris Stella qui est à la fois l'hymne nationale et une prière ardente.

Au sortir de l'église il y eut des discours où reviennent toujours les mêmes thèmes,

l'attachement aux traditions, l'amour du sol et de la langue, que tous écoutaient branlant la tête d'un air convaincu. Mais chaque année, malgré toutes ces paroles éloquentes, dès que le port se dégageait de ses glaces, ces hommes, éternels amoureux de la mer, s'en allaient à celle qui les appelle et qu'ils aiment par-dessus tout.

Or cette année les choses s'étaient passées comme de coutume, après les discours, les jeux et la danse commencèrent et ce fut la joie de tous. On se parlait, on s'interpellait, on riait haut, et la musique ouvrait les voies de ces mélodies enjouées qui volaient au ras des flots, comme pour atteindre ceux qui ne sont pas revenus. Toutes les embarcations rêvaient en se balançant doucement sur leurs ancres le long du rivage, les groupes joyeux circulaient et la lumière auréolait tous ces gens, des ancêtres aux enfants, embellissait toutes ces choses, de la goélette robuste jusqu'aux herbes marines et aux minces débris d'épave qui traînaient dans les sentiers.

Le jeune Pierre Legrand n'était pas le moins beau de ces solides gars. Il venait de danser avec

Hortense Larade, la jolie fille de Michel Larade. Hortense était une brune, forte et gaie, qui riait toujours de ses dents blanches entre ses lèvres rouges. Elle était accompagnée de sa sœur Marie, qu'on appelait du petit nom de Mai, qui lui convenait bien, car elle était frêle et rêveuse comme une petite fleur de mai. Celle-là ne ressemblait pas à une fille de pêcheur. On aurait pu croire que c'était une demoiselle de ville un peu hautaine. Sa santé délicate l'avait tenue éloignée des travaux des jeunes filles de sa condition. Elle avait reçu plus d'instruction que les autres. On voulait en faire une institutrice. Sans cesse absorbée par ses rêveries, elle semblait toujours désintéressée de ce qui l'entourait.

Pierre Legrand qui venait de finir un quadrille avec Hortense lui disait :

– Je suis bien aise de vous avoir connue davantage.

Elle avait ajouté :

– J'espère que vous ne serez plus un étranger, et que nous vous verrons plus souvent à l'avenir.

Il avait promis, et en témoignage de l'amitié qu'il venait de vouer à cette famille, il était allé prier Mai pour la danse suivante. Elle avait accepté sans élan. De peu de volonté, elle faisait tout ce qu'on lui demandait, sans enthousiasme, et sans joie.

Hortense les regardait danser en songeant au grand amour qui s'était soudain révélé en elle pour ce jeune homme. Certes elle l'avait toujours aimé depuis qu'elle le connaissait. Mais son amour devenait une réalité, quelque chose de grand et de fort, depuis que Pierre lui avait promis ses visites. Comme elle aimait ce jeune homme au teint hâlé par les embruns, aux mains durcies par les travaux de pêche. Son amour exultait aux airs entraînants des violons qui jouaient éperdument.

Cependant Pierre disait à Mai :

« J'ai promis à votre sœur de venir chez vous, mais je serais heureux que vous me le permettiez de votre côté ».

Elle avait dit, comme une demoiselle :

« Je le veux bien, Monsieur ».

Avant la fin de la fête, Hortense dansa encore plusieurs fois avec Pierre. Elle se sentait si heureuse et si émue. Son amour avait allumé en elle une lumière qui l'inondait de ses rayons. Elle eut voulu pleurer d'attendrissement et elle riait aux éclats, le teint avivé, les yeux brillants et les cheveux un peu en désordre par la danse.

Pierre reconduisit les deux jeunes filles chez elles. Il réitéra sa promesse de leur faire visite à l'automne au retour de la mer. Il s'embarquait le lendemain pour reprendre la pêche, une journée interrompue.

– Nous aurons une beauté de poisson je crois, la saison s'annonce bonne.

Il disait cela pour prolonger l'entretien et comme quelqu'un qui a trouvé quelque chose à dire qui fût indifférent. Et il prit congé des deux jeunes filles pour jusqu'à l'automne prochain.

II

L'attente pleine de perplexité commença pour Hortense. Mai lui avait naïvement rapporté ce que Pierre avait dit. Cet aveu sans malice la fit réfléchir. Elle n'avait jamais songé un seul instant que Pierre voulut courtiser sa sœur. Pourtant il n'y avait rien d'impossible à cela. Elle était jeune et jolie. Quoi de plus naturel qu'elle lui eût plu. D'autre part, il avait dansé avec elle plus souvent qu'avec aucune autre. Mais pourquoi a-t-il demandé à Mai la permission de venir ? Pourquoi ? Elle ne voulait pas être jalouse : mais cette incertitude cruelle ne cessait de lui marteler les tempes. Elle se prenait à repasser en esprit les incidents de cette journée pour se convaincre que ces visites de Pierre lui seraient destinées. Et toujours la même angoisse et le même doute l'étreignait. Pour qui viendrait le jeune homme ? Elle aurait voulu savoir ce que Mai en pensait. Le lui demander, c'était révéler ses préoccupations.

Quant à Mai, toute à ses rêveries et à ses lectures, elle ne parlait plus de cette fête ni de Pierre. Que pense-t-elle, quand elle rêve près de la fenêtre ? se demandait Hortense. Son silence cache-t-il comme le mien un grand et cher secret ?

C'est parmi ces perplexités qu'elle attendait le retour de Pierre, tantôt soulevée par une vaste espérance, tantôt plus désespérée qu'une abandonnée.

Les jours passaient lentement. C'était maintenant le temps des récoltes. Chez les pêcheurs qui cultivent un petit coin de terre, ce sont les femmes et les enfants, en absence des hommes partis en mer, qui font les travaux des champs. La tâche de vaquer au dehors était dévolue à Hortense dont la forte constitution la désignait à ces labeurs. On ne pouvait pas compter sur Mai trop faible et toujours absorbée par ses livres et ses songes sans fin. Hortense, aidée de ses jeunes frères, trayait les vaches, attelait les chevaux, et conduisait avec adresse, fauchait le grain, le râtelait, le chargeait dans la charrette, le déchargeait dans la tasserie. Elle était

belle dans la lumière aveuglante de cette fin du mois d'août, les bras nus, la sueur au front, menant les chevaux dans les chemins creux, manœuvrant le râteau et la fourche, dans des gestes souples, robustes et gracieux. Toute sa personne saine et harmonieuse s'en allait dans la chanson du labeur quotidien vers la beauté, la force, l'énergie et l'affection. C'était un poème champêtre que cette femme qui s'agitait dans la splendeur de son amour. Quelle autre femme, plus qu'elle, eût pu orner le foyer d'un pêcheur ? Occupée par la besogne du jour elle n'avait guère le temps de penser. Mais quand elle était dans les champs, son regard se portait souvent par delà du cercle limite des eaux, vers celui que son cœur appelait. Il était là sur cette mer bleuâtre et il reviendrait dans quelques semaines. Et une vague immense d'un clair bonheur l'enserrait à cette pensée du retour. C'était l'assomption de tout son être dans le palais enchanté de son amour. Et quand elle passait près de la fenêtre, pour mener ses chevaux à la grange, elle y voyait la pâle silhouette de sa sœur qui lisait.

C'était bien l'automne cette fois. De gros

nuages se pourchassaient à l'horizon, le ciel était gris et nostalgique, le vent soufflait sans but et sans trêve, l'océan moutonnait à perte de vue. Les pêcheurs revenaient et s'installaient au foyer pour l'hiver. On se préparait pour la rude saison qui allait commencer. On serrait les engins de pêche, les filets, les instruments agricoles. Le père d'Hortense n'était pas encore arrivé.

La jeune fille s'occupa d'établir les animaux. C'était des courses folles après les brebis qui déshabituées ne voulaient pas rentrer, les vaches qu'elle faisait ranger dans leurs stalles, autour du cou desquelles elle passait un carcan qu'elle attachait d'un coup brusque.

L'attente délicieuse de Pierre adoucissait ses pénibles labeurs. À chaque instant elle jetait ses regards sur les eaux glauques et en sondait les profondeurs. Elle saurait bien reconnaître son bateau. Un après-midi elle vit tout au fond de l'horizon une embarcation toutes voiles dehors, poussée par le vent. C'était Pierre, elle reconnaissait bien son vaisseau. Un grand éblouissement s'empara d'elle. Que se passait-il

dans son cœur ? D'étranges murmures l'assourdisaient. Elle s'arrêta pour laisser ce vaste tumulte se calmer. Enfin il était arrivé ! Elle entra et dit à Mai d'une voix où tremblait un peu l'émotion :

« Je pense que Pierre Legrand est arrivé ».

– « Je ne sais pas, dit la jeune fille tirée de sa rêverie. Je n'ai pas regardé le port. D'ailleurs je ne saurais distinguer un bateau d'un autre ».

Il n'en fut pas dit davantage. L'indifférence de Mai la rassura.

Elle ne pouvait pas raisonnablement espérer que Pierre vint ce premier jour. À peine arrivé, il devait être fatigué et cette première soirée serait donnée à sa famille. Bien qu'elle fut certaine de cela, elle se hâta de terminer les travaux de la journée et fit un peu de toilette.

Pierre ne vint que le troisième jour. C'était le même grand garçon au sourire bienveillant qui prenait le cœur. Il fut aimable pour les deux jeunes filles sans rien qui indiquât une préférence. Hortense s'était tant promis de

surveiller les moindres signes révélateurs, qu'elle épia le jeune homme à la dérobée, mais ne découvrit rien qui ne fortifiât ou n'attristât son amour. Il parlait de choses et d'autres avec le père des jeunes filles, lequel était rentré depuis quelques jours. On causait de pêche, de poisson, du temps, des dangers qu'on avait courus, et quand Pierre parlait à Hortense ou à Mai il leur souriait de son bon clair regard. Hortense lui demanda s'il se rappelait la fête du mois d'août.

« Si je m'en souviens, et vous Mademoiselle Mai, vous ne l'avez pas oubliée je l'espère », s'était-il hâté d'ajouter.

La jeune fille dont l'esprit était déjà loin avait vaguement répondu :

« Je m'en souviens ».

Les visites de Pierre se continuèrent régulièrement deux ou trois fois la semaine. Il ne s'était jamais départi un seul instant de son amabilité égale envers les deux sœurs. Hortense avait essayé ses ruses les plus subtiles, sa coquetterie innée, pour le faire sortir de sa neutralité. Il n'avait pas dit un mot, pas fait un

geste qui ressemblât à un choix ou à une préférence.

Le temps passait. C'était l'hiver. Les plaines étaient éperdument blanches, les arbres pleins de frimas, les maisons encapuchonnées. Pour les pêcheurs c'est la saison des longs repos et des amusements. Ils n'ont d'autres choses à faire que de bûcher leur bois, de réparer leurs agrès de pêche pour la saison suivante. Ils profitent donc de ces longues soirées pour se réunir chez les uns et chez les autres. Pendant ces petites fêtes intimes de parents et d'amis, on ne manqua pas de taquiner Pierre Legrand. On lui disait :

« Vas-tu te marier avant le départ pour la pêche ? Dépêche-toi, l'hiver s'en va ».

D'autres ajoutaient :

« Son cœur est indécis entre la petite maîtresse d'école et la belle Hortense ».

Les femmes reprenaient d'un air entendu comme pour donner un conseil.

« Celle-ci fera une bonne femme, pour sûr ».

Pierre riait de tous ces propos, sans jamais se

compromettre. On était déjà au Mardi Gras. Le jeune homme était allé chez les Larade. Profitant d'un moment que Hortense était sortie, il s'approcha de Mai et lui dit brusquement :

« Si vous voulez, nous nous marierons à Pâques ».

La jeune fille fut atterrée par la responsabilité de la réponse qu'elle avait à faire. Elle hésita et dit enfin :

« Je suis si surprise que je ne sais comment répondre. Parlez à mon père ».

Elle était contente de laisser à son père le soin de régler cette question qui dépassait sa volonté.

Quand Hortense entra elle s'aperçut que quelque chose de mystérieux et de tragique s'était passée. L'air sérieux de Pierre, lui, toujours si gai, la mine troublée de Mai, lui causèrent un serrement au cœur. « Lui a-t-il parlé d'amour », se demanda-t-elle angoissée. Elle sentait avec son instinct de femme qu'il y avait quelque chose dans l'atmosphère, un grand malheur qui brisait sa destinée.

Quand Pierre fut parti, Mai ignorante du secret de sa sœur dit à son père :

« Savez-vous que Pierre m'a demandé en mariage ? »

Ces paroles furent un si terrible coup pour Hortense qu'elle s'appuya contre le rebord du poêle pour ne pas tomber. Son rêve volait en mille pièces, ensevelissant tout son bonheur sous ses débris. Elle se crispa les mains pour maîtriser cette vague de douleur qui la submergeait. Pourtant, il ne fallait pas qu'elle laissât paraître son émotion. Elle eut la force de dire d'une voix basse :

« Qu'as-tu répondu, Mai ? »

– « J'ai été si surprise que je n'ai rien répondu. Je lui ai dit d'en parler à notre père ».

– L'aimes-tu ?

– « Je ne me le suis jamais demandé ».

Le père dit à son tour :

« Pierre est un bon parti. Je serai bien aise que tu le maries. Il est honnête et très travaillant. Tu finiras par l'aimer ».

– « Je ferai ce que vous voudrez, mon père, dit-elle, lasse déjà de tant d'efforts, contente de reprendre sa rêverie un moment interrompue ».

Il fut compris que le père donnerait lui-même une réponse affirmative au jeune homme. Dès lors il ne fut plus question dans la maison que du mariage de Mai pour Pâques. Hortense subit tous ces préparatifs, comme le martyr qui voit dresser son bûcher. Il lui semblait que sa vie s'était arrêtée soudain. Le sort s'était prononcé. Il ne lui restait plus qu'à souffrir et à pleurer en secret. Lorsque la douleur était trop poignante elle sortait, se livrait aux plus durs travaux pour amortir sa souffrance. Pendant ce temps Mai, indifférente, sans joie et sans enthousiasme, se laissait conduire au mariage, comme on va à une visite qui n'est ni agréable ni désagréable. Elle continuait l'échafaudage fantastique de ses rêveries, sans songer à l'amour qu'elle n'avait jamais ressenti. Quand Pierre venait elle lui parlait amicalement, distraitement, sans élan. Hortense trouvait mille prétextes pour sortir ou s'occuper, tant elle craignait que son cœur n'éclatât et ne criât son amour incompris. Le

jeune homme lui savait gré de cette discrétion, qui lui ménageait des tête-à-tête avec sa fiancée. Elle subit jusqu'au bout les affres de ce long martyre. Le mariage eut lieu. Les choses se passèrent comme elles se passent chez les pêcheurs, parmi de grandes réjouissances. La musique, la danse, les repas copieux, les chevaux harnachés de pompons de couleurs variées, la joie forte et bruyante des hommes, la gaieté loquace des femmes, rien ne manqua.

Deux semaines après le mariage, Pierre partit en mer. Hortense qui avait tant désiré son retour avait hâte maintenant qu'il s'en allât. Pendant le jour, il travaillait à ses filets, préparait son bateau, mettait tout en ordre, et s'embarqua.

III

C'était le printemps, tous les hommes étaient en mer. Le départ de Pierre avait apporté une sorte d'adoucissement à l'amertume du chagrin de la jeune fille. Elle n'aurait plus du moins à s'imposer une telle contrainte pour dissimuler son amour, qui l'enserrait comme dans un étau.

Toutes les femmes avaient repris les travaux du dehors en l'absence de leurs maris. Hortense se jeta, tête baissée dans les besognes les plus dures. Elle ne se souciait plus de sa beauté, ni de sa jeunesse. Elle travaillait avec acharnement pour engourdir la souffrance et endormir les souvenirs cuisants. Son énergie débordante trouvait une issue dans les labeurs qui exigeaient le plus de forces physiques. On la voyait dès l'aube bêchant le jardin, plantant les pommes de terre, hersant les champs, soignant les bêtes, enfin remplaçant sa mère, morte depuis quelques

années.

Les voisines disaient d'elles :

« Ça, c'est une femme ».

Toutes l'enviaient pour bru. Les prétendants n'avaient pas manqué, mais elle les avait tous éconduits, sous prétexte qu'elle se devait à son père. La vraie raison est qu'elle ne voulait pas se marier. Elle travaillait donc devant elle au hasard, sans espérance, sans joie, dans les ténèbres de son existence brisée. Elle travaillait pour se tromper elle-même. Cependant les jours passaient et l'automne approchait. Quelquefois elle allait voir sa sœur qui paraissait ni s'ennuyer de l'absence, ni contente du retour des pêcheurs. Toujours indifférente, elle suivait le fil tenu des méandres de ses rêves. Elle négligeait son ménage pour lire. Hortense venait mettre de l'ordre dans sa maison, en songeant qu'à sa place combien elle aurait travaillé pour embellir ce petit nid d'amour.

Son affection qu'elle croyait abolie revivait aux conversations des voisines qui parlaient sans cesse de la prochaine arrivée des pêcheurs, de leurs maris, de leurs frères et de leurs amis. Elle

aurait voulu s'arracher le cœur plutôt que de donner prise à cet amour insensé. Cette lutte contre elle-même aiguïsait tous ses sentiments tumultueux qui la harcelaient.

Enfin Pierre arriva et l'hiver commença. Ce fut la même routine des actions coutumières et familiales.

Hortense n'allait plus chez Pierre que pour aider sa sœur lorsqu'elle était trop arriérée au soin de son ménage et trop empêtrée. Elle astiquait son poêle pour elle, frottait son plancher, quelques fois cuisait ses repas. Elle ne pouvait se défendre d'aimer ces travaux, qui étaient pour l'homme qui remplissait sa vie.

Au cours de cet hiver, Mai donna naissance à un fils et mourut quelques jours après. Ce fut un grand deuil pour Pierre. En mourant la jeune femme avait confié à sa sœur le soin de son fils. Hortense était d'ailleurs la plus proche parente qui pût s'occuper de ce petit être. Elle l'adopta et l'aima de toute l'ardeur de son amour. Il ressemblait étrangement à son père. Elle pourrait le voir à chaque instant du jour et être pour lui la

mère qu'elle aurait voulu être.

Pierre morne et inconsolé partit pour la pêche, dès qu'il le put.

Hortense, cette année, se sentit plus heureuse. Son existence avait un but, celui d'élever ce petit enfant confié à sa garde. Elle mit dans cette tâche toute la tendresse, l'affection, la douce patience d'une mère. Cet enfant la rattachait à l'homme pour qui elle eut voulu donner sa vie. C'était un lien et Pierre lui serait redevable des soins donnés à son fils. Cette pensée lui plaisait, non pas à cause d'un sentiment égoïste, mais par le bonheur que lui causait l'occasion de servir Pierre. Elle se prenait maintenant à compter les semaines avant son retour. Une radieuse espérance l'élevait dans des régions inconnues à elle-même. Il serait libre quand il reviendra. Peut-être comprendra-t-il l'étendue de son amour et en aura-t-il pitié. Et elle s'accusait de s'entretenir de ces pensées, sitôt après la mort de sa sœur. Décidément ce n'était pas bien, mais son amour lui était plus présent que les battements de son cœur. Comment pourrait-elle l'oublier ? Cet espoir répandait une

si douce clarté, qu'il illuminait ses jours. Elle reprit goût à la tâche quotidienne. Ce n'était plus le même travail forcené et abrutissant, c'était une besogne d'amour, de bonté. Absorbée par les mille occupations de la journée, les soins à donner à l'enfant, le ménage, le dehors, elle ne se sentait jamais lasse. Une force juvénile la soutenait, une lumière merveilleuse et divine éclairait les profondeurs de l'avenir. Elle était belle dans l'accomplissement de ces mille devoirs. Ces gestes gracieux, forts et harmonieux chantaient la beauté et le goût de la vie.

Pierre Legrand arriva un des premiers. Avait-il eu hâte de revoir son fils ? Avait-il obéi à un sentiment de nostalgie ? Personne n'eût pu le dire. Il fut ravi de trouver l'enfant si bien portant. C'était un beau bébé qui pouvait déjà s'asseoir et sourire. Il en sut gré à Hortense, mais son amour de père s'attrista à la pensée de l'absente. Mai, la petite épouse, qu'il avait eu si peu de temps à aimer, remplissait encore sa vie de son invisible présence. Tout rappela son souvenir et renouvelait la douleur que rien ne voulait distraire. La jeunesse, l'intelligence, la beauté,

l'amour d'Hortense passaient devant lui, près de lui, autour de lui, l'encerclaient, l'enlaçaient, il ne les vit pas et il ne les comprit pas.

Le printemps arriva et il partit seul et triste.

Hortense ne désespérait pas tout à fait. Elle attendait tout du temps, qui dompte les plus grandes douleurs.

Pierre revint, passa et vécut près d'Hortense, et il ne comprit rien. Il partit encore plusieurs fois, il revint plusieurs fois, et il ne comprenait toujours pas. Les années passèrent toutes pareilles parmi ses arrivées et ses départs successifs, et l'homme ne comprenait pas la femme qui vivait pour lui, et par lui, qui à cause de lui avait connu tous les devoirs et les fardeaux de l'épouse sans en goûter les douceurs ni les consolations. L'enfant était maintenant un jeune homme qui accompagnait son père en mer et Hortense vieillissait, toujours fidèle. C'était maintenant une femme défigurée par les forts travaux, le visage ridé, les cheveux blanchis, les mains gercées, mais belle encore de toute l'auréole de la bonté, d'un amour toujours jeune.

Toujours active elle n'épargnait pas ses forces. Or il arriva qu'elle fut malade. Épuisée à la fois par les labeurs, minée par un feu intérieur toujours consumant, elle fut sur le point de mourir.

Pierre l'entoura de soins. Il savait toute l'étendue de la dette qu'il lui devait, mais elle sentit que c'était bien la fin. Puisqu'elle allait mourir, elle pouvait bien lui dévoiler son secret. Elle lui ouvrit les digues de son cœur qu'elle avait refoulées pendant tant d'années.

« Vous rappelez-vous cette fête de l'Assomption où nous avons dansé plusieurs fois ensemble ? Toute ma vie est là. Dès ce moment, j'ai été à vous ».

L'homme fut atterré de tant d'années de silence et de dévouement.

« J'ai brisé votre vie, dit-il, c'est trop injuste. Vivez, nous aurons encore plusieurs années de bonheur ».

– « Non, il est trop tard ».

Depuis, on voit, tous les dimanches, deux

hommes, le père et le fils, aller prier sur deux tombes.

Le mendiant

Les mendiants s'en vont sur la route. Ils marchent lentement, le dos courbé, appuyés sur leurs bâtons noueux. Ils connaissent toute la province, les vieux mendiants. Depuis de longues années ils partent au printemps et rentrent avec l'automne. Ils sont beaux dans leurs haillons, les mendiants de chez nous. Leur figure creusée par la faim, le froid, le vent, brunie par le soleil, ressemble à un médaillon finement taillé. Et pourtant il y a une grâce décente dans leur maintien.

Les vieux mendiants qui vont de porte en porte ont des manières de grands seigneurs. Ils frappent poliment et disent : « Bonjour, mon bon monsieur et ma bonne dame, bonjour la compagnie ; la charité pour l'amour du Bon Dieu ». Ils ramassent des sous qu'ils glissent dans leur besace, de la laine, des œufs, du savon qu'ils mettent dans leur panier. En partant ils disent : « Merci mon bon monsieur et ma bonne dame, le Bon Dieu vous le rendra ». En effet, ils sont

beaux et nobles les vieux mendiants.

Échelonnés sur la route il en passe plusieurs par jour, quelquefois quatre, cinq, six, et même davantage. Nos gens ne trouvent pas qu'il y en a trop. Les plus charitables sont même contents. Ils disent : « Nous avons été bénis aujourd'hui, il est passé dix mendiants ». Seuls, les riches se plaignent quelquefois qu'il y en a trop. Ils voudraient les faire enfermer, et que le gouvernement s'en occupât. Aussi ils les reçoivent froidement. Ils les regardent d'un œil mauvais qui les scrute des pieds à la tête et qui semble dire : « Vous n'êtes pas assez infirmes pour mendier. Pourquoi ne travaillez-vous pas ? » Quelquefois on les éconduit rudement, d'autres fois on ferme les portes à clef quand on les voit venir sous prétexte qu'on en a peur. Pourtant les vieux mendiants sont doux et bons, et ne jettent jamais de mauvais sorts. Quand on les insulte, ils ne disent rien, ils s'en vont tristement. Ils finissent par connaître les maisons inhospitalières. Ils les reconnaissent à un certain air de parvenu, de mauvais goût, où il y a trop de tapis, trop de tentures, trop de rideaux, trop de

dorures, et ils ne s'y arrêtent pas, car les mendiants sont de grands seigneurs qui choisissent leur compagnie.

Ils ont joie à entrer dans les maisons modestes où on les reçoit, où on les fait manger à la table et coucher dans un lit. C'est pourquoi les enfants de ces maisons sont plus forts et plus beaux.

Ils ont grand air ces mendiants qui s'avancent lentement sur la route comme des patriarches. C'est un honneur de leur donner. Il ne faut pas les confondre avec les vagabonds, qui ne sont pas de chez nous, qui souvent ne parlent pas notre langue, marchent vite comme s'ils étaient traqué et ne s'arrêtent que quand ils ont faim, ont de mauvaises lueurs dans les yeux, font aboyer les chiens. Le vrai mendiant a notre accent, parle comme nous, prie comme nous, il est de chez nous.

C'était un de ces vieux mendiants. Il avait bien cinquante ans. Chaque année il passait dans les paroisses du bas du fleuve. On disait qu'il venait de l'ouest de la province, mais personne ne savait d'où il venait. Dans sa jeunesse il était tombé et

s'était cassé une jambe. Cette cassure mal soignée n'avait jamais guéri, et il en était resté infirme.

Il était beau ce vieux petit mendiant, lorsqu'il cheminait clopin-clopant sur les routes qui côtoient le Saint-Laurent. Il connaissait tous les détours, toutes les courbes de nos chemins, les paysages qui les bordent, pouvait dire les maisons qui donnent et celles qui refusent leur porte. Chaque printemps c'était une nouvelle joie de partir. La poussière des routes, le grand soleil de juillet, les pluies de l'automne étaient ses amis. Ses vieux vêtements rapiécés, rayonnaient dans la lumière du jour.

Les mendiants sont pleins de civilité entre eux. Il y a peu de classes d'hommes aussi indemne de jalousie. Ils s'aident, se conseillent, s'aiment. Ils pratiquent ce qu'ils implorent, la charité. Ils croient à leur vocation, car c'est une vocation que Dieu a instituée quand il a dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ». C'est pourquoi ils se saluent quand ils se rencontrent, s'assoient ensemble sur les talus du chemin,

causent en se reposant et en comptant leurs sous.

C'est dans ces circonstances que le père Nicholas avait rencontré jadis une petite vieille mendiante, dont le bras droit était desséché par les fièvres infantiles. Quand il l'avait rencontrée, elle était très fatiguée de porter son panier de la même main. Il le lui avait porté pendant toute une journée, et ils mendiaient chacun de son côté. Et la journée n'avait pas été longue. C'est qu'elle causait bien la mère Béatrice. Elle savait comme nulle autre conter les histoires des gens qui se cachent pour ne pas donner. Elle ne tarissait pas de verve et d'entrain. Après l'avoir quittée, le père Nicholas avait trouvé la route bien monotone. Le souvenir de cette petite vieille joyeuse avec sa robe d'indienne, son mouchoir en pointes sur les épaules, l'avait hanté pendant plusieurs jours. L'année suivante, comme il traversait la paroisse de St-Jean Port-Joli il la rencontra de nouveau. Tous les deux furent très heureux de se revoir.

Ils firent route ensemble jusqu'à Lévis. Lorsqu'ils se séparèrent, l'un pour aller dans la

Beauce, l'autre vers le nord, ils s'étaient causé longuement.

– Vous marieriez-vous si vous trouviez un bon vieux ?

– Dame, oui, mais faudrait qu'il fût de ma condition, avait-elle répondu avec coquetterie, je ne marierai jamais un journalier.

On n'en avait pas dit davantage mais on s'était donné rendez-vous pour l'été prochain à Trois-Pistoles. Chacun avait compris qu'ils s'aimaient et qu'ils se marieraient.

Le père Nicholas passa tout l'hiver à arranger sa chaumière. Il la lava de fond en comble, blanchit les murs à la chaux, mit de petits rideaux blancs dans les croisées. Vraiment elle ressemblait à un vieux petit nid joyeux.

De bonne heure au printemps il partit, ayant mis ses plus beaux habits, car il célébrerait ses noces cet été, et s'était muni de tous les papiers qu'il fallait pour que rien ne retardât son mariage. Il se sentait plus alerte à la tâche cette année. À l'époque indiquée pour le rendez-vous il était à

Trois-Pistoles.

« Je suis en avance », se dit-il, il riait en lui-même d'être arrivé le premier. Il fit la paroisse lentement pour permettre à la mère Béatrice d'arriver à son tour. Les semaines passaient mais elle ne venait pas. Lui était inquiet mais ne désespérait pas encore. Quand il rencontrait un autre mendiant il lui demandait :

« Avez-vous vu la mère Béatrice, une petite vieille avec un chapeau de paille attaché sous le menton, et un mouchoir en pointes sur les épaules ? » Tous disaient qu'ils ne l'avaient pas vue. Enfin il en trouva un qui lui dit qu'il l'avait rencontrée à la Grande Rivière, qu'elle avait été malade mais qu'elle était mieux et s'était mise en route. Encouragé par ces paroles il attendit jusqu'à la fin d'octobre. Bientôt il eut dépensé toutes ses économies, il fallait songer de partir avant les tempêtes de l'hiver. Il partit donc, la mort dans l'âme, ne sachant que penser, et arriva chez lui pour la fête de Noël.

L'hiver fut triste et rigoureux. Et le petit vieux trouva les jours bien longs, seul dans sa

chaumière.

Au printemps il se remit en chemin dans l'espoir de retrouver la mère Béatrice. À Sainte-Louise il rencontra un mendiant qui remontait. Il lui demanda :

– Avez-vous vu la mère Béatrice, une petite vieille avec un grand chapeau de paille attaché sous le menton et un mouchoir en pointes sur les épaules ?

– En effet, dit l'autre. Mais elle est morte. On l'a trouvée à demi-gelée dans un chemin de bois. Elle avait demandé à loger, un soir de tempête à la grosse maison verte, vous savez, la grosse maison avec les portes blanches avant d'entrer dans la forêt, et on l'a jetée dehors. Il y a deux bons milles de grands bois avant d'arriver à l'habitation suivante, elle est tombée en route et elle est morte de misère. C'est bien triste. Elle était si gaie.

Le père Nicholas se remit à marcher. De grosses larmes coulaient sur sa barbe.

Depuis, tous les ans, il va, pieux pèlerin, à

l'endroit où est morte la mère Béatrice. Il s'arrête pour interroger les arbres, se penche pour baiser les pierres de la route et reprend sa marche.

Personne ne soupçonne la grande et divine douleur que cet homme porte dans son cœur.

Frimas et verglas

I

Tous les ans, avec le retour du printemps, de nouveaux groupes de colons partaient pour le Nouveau-Monde. Le roi, le ministère, toute la France encourageaient ces départs. Ne fallait-il pas peupler le vaste territoire du Canada, la nouvelle colonie ! Ces pionniers appartenaient à toutes les classes de la société. Quelques-uns étaient des paysans qui voulaient un lopin de terre à eux, où ils seraient maîtres et propriétaires ; d'autres étaient des soldats, qu'une humeur aventureuse poussait vers les régions inconnues de cette immense colonie ; d'autres, des commerçants, que l'espoir d'un gain rapide attirait au pays de la traite de la pelleterie ; mais plusieurs n'étaient mus que par le désir de christianiser le Canada et d'y fonder un prolongement de la France. C'est pourquoi chaque bateau qui partait, emportait un contingent de ces vaillants que rien n'arrêtait, ni

une traversée longue et périlleuse, ni des débuts difficiles sous un climat sévère.

Cette année-là, « L'Étoile de la Mer » appareillait. Elle devait emmener avec bien d'autres Pierre Benoit et sa femme. Benoit était d'une intelligente famille paysanne de Normandie, qui n'était jamais parvenue à s'élever au-dessus de sa condition, sans cesse refoulée et réprimée par des circonstances adverses et tout un ordre de choses que créait le gouvernement du pays.

Pierre Benoit et sa femme partaient donc à la recherche d'un champ plus vaste à leur ambition. Ils n'avaient qu'une enfant, une petite fille d'un an, qu'ils laissaient à la garde d'une vieille tante qui l'aimait tendrement. Ils espéraient la faire venir plus tard au Canada, si l'avenir leur réussissait. Et ils partirent. La traversée fut assez clémente. Arrivés à Québec, on les dirigea dans la Seigneurie de Bellechasse. Il était assez tôt pour qu'ils pussent faire leur première installation et se protéger contre l'hiver qui approchait. Benoit se bâtit une chaumière d'arbres abattus

dans la proche forêt. Elle se composait d'une seule pièce agrémentée d'un foyer, d'un lit dans un coin et d'une table au centre. Sur les murs, dans les fentes desquels s'échappaient des morceaux d'étoffe, on pouvait voir quelques images pieuses emportées de France. C'était bien pauvre, mais le ménage Benoit était heureux car c'était plein de promesses. On défricha un morceau de terre pour êtreensemencé au printemps.

L'hiver, cette année-là, fut particulièrement rigoureux. L'humble maisonnette ensevelie dans la neige eut à souffrir du froid et de la solitude. La forêt y faisait la nuit à midi, et les bêtes féroces poussées par la faim venaient hurler près de la porte, mais le retour du printemps, l'orgueil de voir leur moisson onduler dans la brise soutenaient l'espérance de cette bonne petite famille. Vers la fin de l'hiver, un voisin qui était veuf mourut subitement laissant un petit garçon d'une douzaine d'années, Benoit l'adopta. L'enfant était éveillé et robuste, il pouvait être utile.

Le printemps fut précoce. On sema. Ce sol vierge rendit au centuple la semence qu'on y avait jetée. Il y eut une telle abondance d'avoine et de blé qu'ils envahissaient presque la chaumière. Elle avait bon air, la petite maison basse, dans cette orgie d'épis jaunissants.

Plusieurs années passèrent ainsi. On élargit les champs, recula la forêt, agrandit et embellit la maison, augmenta le patrimoine : l'aisance était ainsi venue.

Le petit orphelin adopté dans des circonstances si précaires, était maintenant un homme fort et adroit que les gens avaient fini par identifier avec la famille Benoit et ils l'appelaient tout simplement le petit Benoit. Les époux Benoit avaient songé à plusieurs reprises à faire venir leur fille Marie, mais les événements ne s'y prêtaient pas. La traversée était dangereuse à cause des Anglais qui rôdaient sur la mer.

II

Plus de vingt ans passèrent, la femme Benoit était maintenant bien vieille, minée par les durs travaux de la ferme. Au cours de l'hiver elle fut prise de fièvre et de grande faiblesse. La fièvre, d'abord de peu de gravité, devint plus continue et plus intense. Cette pauvre femme caressait cependant l'espoir impossible de revoir sa fille. Comment ? Elle ne le savait pas. Peut-être par quelque miraculeuse coïncidence. Elle priait, se raidissait contre la maladie, mais son état s'aggravait. Pendant les longues journées, clouée au lit, elle se prenait quelquefois à regarder ses mains décharnées, veinées, aux nerfs saillants et semblait y lire avec angoisse qu'elle ne pourrait pas embrasser sa fille. Elle avait un an quand elle l'avait vue la dernière fois. Qu'était-elle devenue ? Si seulement elle pouvait la voir avant de mourir. Et elle répétait sans cesse : « Mon Dieu, faites-la moi voir, ne fût-ce qu'une heure ».

Quelquefois elle était exaucée ; elle avait des rêves charmants où elle voyait sa fille de retour et telle qu'elle l'avait souhaitée. Les réveils emportaient les beaux rêves et la pauvre mourante trouvait le vide, l'isolement, un Océan entre sa fille et elle. Elle mourut un beau matin de mai, pendant que la nature tressaillait d'allégresse à l'œuvre féconde qu'elle accomplissait.

Pierre Benoit manda la nouvelle à sa fille à un bateau qui partait pour la France et la pria de bien vouloir venir remplacer sa mère au foyer par le premier voilier qui appareillerait pour le Canada. Il fallait un été pour que la lettre lui parvînt, elle ne pouvait s'embarquer que le printemps suivant, c'était presque deux ans à attendre l'arrivée de la jeune fille. Pierre Benoit ne devait pas voir cet heureux moment. Une année après la mort de sa femme, il mourait plus triste, plus angoissé qu'elle, car elle le laissait pour recevoir leur fille, mais lui la savait en route et ne laissait que des étrangers pour l'accueillir. Ce furent des heures poignantes que celles où cet homme se cramponnait à la vie, priait de toute l'ardeur de son cœur, suppliait, demandait quelques semaines

de vie. Mais il dût se résigner à partir par un soir de juillet. L'odeur des champs qu'il avait semés et arrosés de ses sueurs entraît par la fenêtre comme un suprême hommage quand il expira. Il avait demandé à son fils adoptif d'annoncer ce nouveau deuil à Marie et de lui remettre l'héritage qu'il lui laissait.

III

Ce fils adoptif avait maintenant trente ans : on lui en eût donné volontiers quarante-cinq. Les forts travaux avaient courbé ses épaules, un collier de barbe noire où déjà se mêlaient quelques poils blancs encadrait une figure qui respirait l'énergie. Ses pieds traînaient en marchant comme ceux habitués à suivre la charrue.

La jeune fille arriva au commencement de septembre. Elle prit pour son père cet homme qui l'attendait. « Mon père, s'écria-t-elle, se jetant dans ses bras, je vous retrouve enfin ».

Et cet homme fut si désemparé par cet élan de l'enfant qui retrouvait son père, qu'il ne sut que dire. Il eût voulu crier : « Je ne suis pas ton père », mais la confiance émue, la joie débordante de la jeune fille le firent se taire. Elle saurait assez tôt la triste réalité. Il accepta ce

premier mensonge et commença à édifier cet échafaudage qu'il fallut étayer sans cesse pour l'empêcher de s'écrouler et de tout entraîner dans sa chute. Marie, de son côté, accepta avec vaillance et allégresse son nouveau rôle de maîtresse de maison.

Souvent elle parlait de sa mère à son père, se faisait raconter ses derniers moments. Et il lui disait ce qui s'était passé, et se surveillait de peur qu'un mot de trop ne révélât l'erreur de la jeune fille. Elle était si brave, si joyeuse qu'il n'avait plus la force de lui dire ce secret. D'autre part, il se sentait presque heureux du nouveau rôle qu'il avait assumé. Il avait promis à son bienfaiteur de veiller sur sa fille. Pouvait-il le faire plus efficacement qu'en le remplaçant tout à fait.

La jeune fille l'entourait de la plus tendre affection. Elle voulait l'aimer pour combler les années de séparation. Et lui se sentait plus courageux à la tâche de vivre dans cette atmosphère de piété filiale. Il finit en quelque sorte par croire que c'était réellement sa fille. Il ne pourrait plus jamais lui dire le secret qui pesait

sur son cœur. Chaque jour qui passait rendait cette révélation plus difficile.

Les attentions, l'affection que sa fille lui prodiguait, le voisinage d'une femme jeune et jolie ne tardèrent pas à créer une atmosphère capiteuse où il découvrit en interrogeant bien son cœur qu'il n'aimait plus la jeune fille comme aime un père, qu'il y mettait un autre sentiment mystérieux qui le rendait triste et lui faisait toujours désirer le présence de Marie. L'homme se réveillait. Et le soir à la porte de sa maisonnette pendant que Marie vaquait à ses derniers travaux, il songeait à toutes ces choses. Elle l'aimait, pourquoi ne pas tout lui révéler et l'épouser. Elle l'aimait sans doute comme on aime un père, non un mari. Tout lui révéler, non, c'était trop difficile. Tout lui révéler pour qu'elle l'accusât de l'avoir trompée, de lui avoir menti, pour s'en faire mépriser, non jamais il n'en aurait le courage.

Cependant la beauté et la jeunesse de Marie ne passaient pas inaperçues. François, le fils du voisin ne la voyait pas avec déplaisir. Il s'arrêtait

pour lui parler et les dimanches il venait lui faire sa cour. Et elle paraissait touchée des avances du jeune homme. Et ce fut pour l'autre homme des heures de tortures où la jalousie le harcelait. Quelle dérision et quelle ironie ! aimer éperdument comme un amant et n'être aimé que comme un père. À certaines heures, il eût voulu crier son secret : Je ne suis pas ton père et chaque fois la honte de ses mensonges, l'effroi de la jeune fille, la crainte de ne pas être aimé comme il le voudrait, arrêtaient les paroles sur ses lèvres.

C'était maintenant l'hiver. Une épaisse couche de neige recouvrait la terre. Les routes en étaient encombrées. Pour indiquer le chemin on bordait le sentier des traîneaux de branches d'arbres plantées dans la neige. C'était beau de voir ces routes blanches s'en allant en zigzag entre deux haies de jeunes sapins. De temps en temps on voyait un traîneau s'aventurer dans cet étroit passage. Les rencontres étaient à redouter. Il fallait les prévoir et s'arrêter dans les courbes pratiquées à cet effet et signalées par des branches d'arbres.

L'hiver était pour les hommes la saison du repos. Ils n'avaient qu'à soigner leurs bêtes et à couper le bois de chauffage pour l'hiver suivant, afin qu'il fût bien sec et pétillât en répandant une douce chaleur.

François qui avait plus de loisir venait deux fois la semaine faire sa cour à Marie. Et c'était pour l'autre homme l'atroce douleur de voir ces deux jeunes gens se parler bas comme deux amoureux, et d'être obligé de leur sourire comme un père bienveillant.

Bientôt ce fut la fête de Noël. François offrit à Marie et à son père de les mener dans sa voiture à la messe de minuit. En retour Marie l'invitait à réveillonner chez son père. Celui-ci s'y était prêté, le cœur déchiré, car il entrevoyait le jour où on lui demanderait la main de Marie. Le cas échéant, il était résolu de crier son secret, de le crier de toute la force de son amour méconnu. Il ne pouvait plus tolérer cette fausse situation. Il fallait en sortir au risque de s'attirer le mépris de Marie et de se voir accusé de lui avoir tendu un piège indigne. Comme il était convenu, François

vint les chercher dans la soirée du 24 décembre. C'était une belle nuit limpide et froide. Les étoiles toutes nues frissonnaient au ciel. La neige grinçait sous les traîneaux et miroitait comme une nappe diamantée. L'humble chapelle rayonnait de toute la clarté de ses cierges.

On chanta d'une voix forte et vibrante tous les anciens Noël, poèmes naïfs et si vieux, dont l'origine se perd dans le passé.

Après la messe, la joie était dans tous les cœurs. Le Christ est né. Il nous apporte un message de bonheur, semblaient dire toutes les lèvres. Et pendant que les chevaux trottaient sur les routes durcies et que les grelots carillonnaient gaiement, on pensait au réveillon bien chaud qui attendait.

Marie avait mis le couvert avant la messe. En arrivant elle servit un ragoût d'un fumet surprenant, des pâtés de viande dont la croûte fondait, des croquignoles tressées, entortillées, d'un goût d'amande, des tartes aux petites fraises des champs sucrées comme du miel.

Après le réveillon François avait dit à son père

pendant qu'elle desservait :

« Si vous le permettez, je viendrai dimanche soir avec mon père vous demander la main de Marie ».

Le moment décisif était donc venu. On voulait lui enlever la femme qu'il aimait plus que lui-même. Il ne laisserait pas commettre cette injustice. Il parlerait et laisserait Marie choisir entre François et lui.

Les jours qui suivirent furent pour la jeune fille des jours d'un bonheur et d'un espoir rayonnants. Son amour chantait autour d'elle et tous ses gestes, toutes ses paroles allaient vers lui dans un même élan éperdu. Son père voyait cette joie et l'accusait secrètement de ne pas comprendre son amour ; il en souffrait. Mais il aurait sa revanche. C'est elle qui va souffrir quand j'aurai parlé, pensait-il. Elle aime l'autre, mais se croira tenue de se donner à moi.

Et maintenant que l'heure fatale approchait, il hésitait. Comment sortir de cette impasse ? Comment briser cette chaîne de plusieurs mois de mensonges, et dont chaque anneau lui

meurtrissait le cœur ? Pourquoi s'était-il laissé impliquer dans cette difficulté sans échappatoire ? Pourtant ses intentions avaient toujours été pures et droites. Il avait agi ainsi par crainte de faire souffrir, et c'était lui qui souffrait. À la fin c'était trop cruel. Il ne voulait pas se sacrifier ainsi. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il allait recevoir François et son père. Après les salutations d'usage, tous les trois s'étaient assis dans la pièce qui servait de cuisine et de salle à manger. Marie s'était retirée dans sa chambre.

– Pierre, dit le père de François, tu sais que mon fils aime ta fille ; si tu veux nous les marierons à Pâques.

L'homme regarda dans la direction de Marie, et après un moment d'hésitation à peine perceptible, il dit :

« Marie ».

La jeune fille sortit de la pièce voisine. Elle était belle dans la lumière vacillante de la bougie.

– « Marie, répéta-t-il, donne la main à ton fiancé et embrassez-vous ».

Table

Au creux des sillons.....	6
La corvée.....	7
Les granges qui ploient.....	16
Quand le lin rouit.....	21
Le litige.....	27
Bonjour bon an.....	32
Le procès.....	38
La vente.....	42
Le départ.....	47
Le pardon.....	49
La rançon de la haine.....	53
Au gré des flots.....	56
I.....	57
II.....	64
III.....	75
Le mendiant.....	83

Frimas et verglas	93
I	94
II	98
III	101

Cet ouvrage est le 45^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.